

Le trauma ou la déconstruction des espaces possibles d'entente entre Soi et l'Autre dans *sentiments irradiés* de Djamel Mati

HAMDI Mehdi *

Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou

atlantidus76@yahoo.fr

Soumission : 01/06/2021

Acceptation : 23/06/2021

Publication : 30/09/2021

Résumé : Cet article décrit le processus d'une possibilité de guérison d'un personnage traumatisé par la perte de sa femme lors des essais nucléaires de l'armée française à Reggan. Asphyxié par un passé douloureux, il entend se rendre à Paris pour dire toute la vérité et exprimer les conséquences psychologiques d'une expérience choquante. L'un des mécanismes qui consiste à aspirer à la résilience est l'écriture. C'est par ce procédé qu'il s' imagine obtenir la reconnaissance de la partie belligérante des crimes commis. En attendant, les lettres adressées à son ami resté en Algérie deviennent un espace exutoire où il exprime sa douleur. C'est dans celles-ci qu'il déverse toute sa colère. Lors du colloque, il explique à la partie opposante que le pardon doit émaner du bourreau pour envisager un espace possible d'entente entre Soi et l'Autre. Pour expliquer ce processus, nous nous référons à quelques réflexions de Paul Ricœur, de Roland Barthes, de Patrik Sultan et de Vladimir Jankélévitch.

Mos-clés : Trauma ; Résilience, Ecriture, Le pardon, Entente, Soi, l'Autre. La douleur

*Auteur correspondant.

The trauma or the deconstruction of the possible spaces of understanding between the Self and the Other in the “Sentiments irradiés” of Djamel Mati

Abstract: This article describes the process of a possible healing of a character traumatized by the loss of his wife during the nuclear tests of the French army in Reggan. Stifled by a painful past, he intends to travel to Paris to tell the whole truth and express the psychological consequences of a shocking experience. One of the mechanisms in his striving for resilience is writing. It is through this process that he imagines obtaining recognition from the belligerent side of the crimes committed. In the meantime, the letters sent to his friend who remained in Algeria become an outlet for his pain. It is into these that he pours all his anger. During the Paris conference, he explains to the antagonist that forgiveness must emanate from the guilty party to consider a possible space of understanding between Self and the Other. To explain this process, we refer to Paul Ricoeur, Roland Barthes, Patrick Sultan and Vladimir Jankélévitch.

Keywords: Trauma; Resilience; Writing; Forgiveness; Agreement; Self; the Other. Pain

1- Introduction

Il est question dans notre contribution d'étudier la manière dont Djamel Mati rend compte, dans son roman *sentiments irradiés*, des conséquences des essais nucléaires expérimentés à Reggan (zone du Sahara algérien) par l'armée coloniale française. Baptisés *Gerboise bleue*, ces terribles essais sont à l'origine de beaucoup de morts, d'infirmités et de traumatisés. Ces événements sont progressivement appréhendés par le lecteur par le biais du personnage Kamel hanté par un passé traumatique.

Lors d'un colloque à Paris, Kamel est invité à communiquer sur lesdits événements ; sa prestation est des plus réussies puisque l'assistance est tout acquise à sa cause à tel point qu'elle prend conscience de la douleur causée jadis. Dans la foulée du colloque, Kamel fait la rencontre de Zoé avec qui il entame une histoire d'amour idyllique, dont l'évolution est suivie avec grand intérêt par le lecteur.

N'est ce point là l'occasion pour Kamel d'oublier son passé douloureux et de renouer avec la vie grâce à ses sentiments pour Zoé, venue au monde précisément le jour des essais nucléaires qui avaient coûté la vie de sa femme et de son enfant ? Une telle relation serait-elle possible entre Kamel qui a perdu les siens et cette Française dont le père, médecin à l'époque des faits, avait refusé de secourir la femme et la fille de Kamel, victimes de l'explosion ? La problématique inhérente à cette question se présente d'un point de vue lectoriale comme réalisable tant tous les ingrédients concourent vers un aboutissement euphorique. Toutefois, des réalités, surgissant du passé, viennent s'opposer à un présent apaisé et rivalisent avec les meilleures intentions, basées sur l'entente, l'attirance et le respect de l'autre. Ce fardeau, si pénible à porter et ce pont si difficile à traverser pour un homme au cœur déchiré et à la plaie toujours ouverte, peuvent-ils s'avérer analogues à un parcours initiatique au terme duquel Kamel pourrait amorcer la rupture avec les démons qui l'assaillent ?

Les travaux de Paul Ricoeur, Roland Barthes, Patrick Sultan, Vladimir Jankélévitch et d'autres encore nous permettront d'abord, d'analyser la manière dont se manifestent le trauma, ses particularités et ses conséquences chez le personnage Kamel, ensuite d'étudier les stratégies scripturales de deuil adoptées par le narrateur pour rendre encore plus conflictuelles les possibilités d'entente entre Soi et l'Autre. En somme, il sera question de voir

comment la douleur et l'impossible oubli déconstruisent les espaces interstitiels d'entente et inhibent le sentiment de pardon.

2- Le trauma ou la douleur causée

De prime abord, nous remarquons une écriture de la douleur. Se basant sur une histoire vraie, l'écrivain invite ses contemporains à un choix où il est fait mention d'une confrontation entre le bien et le mal. Investissant l'univers manichéen de deux espaces différents, l'on assiste à une superposition spatiale double où Soi et L'Autre s'opposent pour asseoir la problématique d'un espace d'entente à première vue possible. Tout concourt vers une entente parfaite entre Kamel et Zoé.

Cependant, l'histoire nous apprendra que le narrateur érige sa douleur en un espace qu'il lui faut occuper et ne point quitter. Pour Sylvie Loignon « *la douleur ne fait pas seulement référence à une sensation. La douleur c'est avant tout un espace à occuper, ou qui nous occupe, comme l'occupation d'un territoire* »¹. Cette souffrance, qui semble omniprésente, est non seulement ressentie dans les plaintes du narrateur, mais elle se lit aussi tout au long du texte à travers le choix d'un registre douloureux.

A son arrivée à Paris, Kamel, qui entendait visiter la plus belle ville du monde et oublier un tant soit peu son malheur, s'est fait rattraper par les cauchemars interminables de ses nuits agitées. D'ailleurs, il « *pressa le pas lorsqu'il arriva devant les terrifiantes catacombes de la capitale, un immense ossuaire où étaient entreposée une partie des corps de tous les cimetières environnants. Les souvenirs douloureux remontèrent en surface* »².

Voilée dans une histoire individuelle, cette douleur touche de plus en plus un espace plus grand qui engage tout un pays : c'est l'histoire d'une Algérie meurtrie par la colonisation française. Pour Patrick Sultan, « *la domination*

coloniale fut un fait fondateur dans l'Histoire, et, par conséquent, c'est une histoire de violence. »³ Considérée après l'indépendance comme une parenthèse à clore, cette période ne s'est pas vraiment refermée. Autrement, comment expliquer le comportement de Kamel qui n'arrive pas à oublier et à faire sa résilience. Ayant vécu la douleur individuellement, le narrateur justifie à lui seul la dimension d'un traumatisme obsédant. C'est ce passé douloureux qui l'opprime de plus en plus : « *le passé colonial reste présent comme une trace, une empreinte douloureuse; ce qui légitime l'emploi du terme de « trauma colonial », pour désigner le caractère douloureux, persistant et obsédant de cette douleur* »⁴.

Toujours rattrapé par les événements d'un passé sinistre, Kamel s'engage dans la meilleure des voies pour montrer au monde et particulièrement aux français la vérité sur ce qui s'est réellement passé au Sahara. Les essais nucléaires de Reggan, qui avaient été interprétés par l'armée française de l'époque comme un succès à fêter, sont alors réévalués par Kamel afin qu'ils soient mieux connus dans leurs abords les plus funestes. Dans une longue discussion avec son ami Kadda, Kamel, qui avait jadis juré de ne jamais se rendre en France, s'est ravisé et profité de l'occasion pour expliquer les raisons de son revirement. C'est qu'il « *éprouve l'envie d'y aller pour raconter l'histoire, la vraie* »⁵. En s'arrogeant le pouvoir de se faire le porte-parole de ce drame, il profite du colloque organisé pour crier haut et fort le traumatisme d'une région qui peine à dépasser sa douleur :

Les années ont passé et le désert meurtri cherche toujours ses droits. Les vents chauds colportent sa colère en suivant les traces de pas soldatesques sur le sable. Le désert du temps est pareil à celui des hommes, il se souviendra toujours des blessures gravées sur les roches par les hommes bleus.⁶

Le trauma, ce sentiment renvoyant à un choc où la possibilité de guérir est peu probable à moins d'un chemin très long où il est demandé de se soumettre à un travail de remémoration, trouve son sens chez Kamel.

La victime d'un trauma a fait l'expérience indicible du « réel de la mort » (Lebigot), d'une rupture de sens qui le précipite dans un vide et le plonge dans un deuil interminable ou dans une mélancolie profonde ; c'est une descente aux enfers dont seul un travail lent et difficile de remémoration permet de sortir⁷.

Pour saisir la portée sémantique de cette citation, il n'est pas mieux que de suivre pas à pas l'angoisse et le traumatisme qui le caractérisent. Le narrateur ne s'est à aucun moment fié à un médecin ou un psychologue pour s'extirper des abysses douloureux qui l'enveloppent. En dépit de l'insistance de son ami Kadda, Kamel s'entête à ne prendre conseil de personne. Pour l'aider, Kadda l'interpelle en ces termes : « - *Holà ! Toi, tu t'es encore réveillé avec ton cauchemar. Tu devrais consulter un psy et justement, il y'en a une nouvelle pas mal du tout, qui a atterri à l'hôpital* »⁸.

En filigrane, nous avons là un discours qui voile l'envie de Kadda de convaincre son ami de la nécessité de se faire soigner, mais aussi celle de le précipiter entre les mains d'une femme susceptible de l'aider à oublier sa femme décédée lors des funestes événements.

Or, Kamel reste sourd à toute sollicitation de son ami, et cette impossibilité de se confier à un quelconque psychologue l'incite à écrire. Il s'adonne à l'écriture pour exorciser le mal qui le ronge, si bien que cette pratique de la confiance se transforme en une correspondance épistolaire avec son ami resté au pays. Dans ses lettres, il explique les raisons qui l'empêchent de donner suite aux sentiments de Zoé. Nous sommes donc en

droit de nous demander si ces échanges épistolaires constituent un véritable palliatif à ses souffrances, ou au contraire s'ils ne constituent en fait qu'une justification qui vient conforter sa souffrance? Ne sommes-nous pas tout simplement devant une conscience que les maux assiègent et empêchent de s'ouvrir vers un horizon plus clément ?

Le foyer narratif, constitué par les lettres, choisi par Kamel pour se délivrer de sa douleur, révèle de plus en plus son importance. C'est à travers l'une de ces lettres, d'abord douloureuse, qu'il explique la dimension résiliente de l'écriture : « *cher ami, je trouve qu'écrire sur mon passé me fait du bien ; l'écrire est moins douloureux que s'en souvenir constamment- je viens de le découvrir. Dans ces moments je me sens plus soulagé. Léger, le temps de retrouver mes fidèles mauvais rêves* »⁹.

L'écriture apparemment s'invite comme un baume qui vient apaiser la blessure et tempérer la douleur le temps d'un partage. Ce que le « patient » n'a pas pu faire dans un échange effectif avec son vis-à-vis, quand Kadda et lui étaient ensemble au Sahara, devient désormais possible grâce aux échanges et à leur contenu. Pour Marie Anaut:

L'écriture est une forme de mise en sens du trauma adressée à l'autre. La blessure psychique liée au contexte traumatogène, qui se travaille à travers l'écriture, rencontre ainsi la possibilité d'une représentation et d'une élaboration de la souffrance enfin partageable. (...) Cette dimension du partage joue un rôle important dans la poursuite du travail d'élaboration de la souffrance et s'inscrit dans le processus de réconciliation entre le « moi intime » et le « moi public »¹⁰

Inéluctablement, l'acte d'écrire nous est présenté tel un support sur lequel se greffent tous les maux insupportables. Cet acte d'écrire est là pour

témoigner de la difficulté d'un passé qui ne se cicatrise que pour un temps. Toutefois, c'est à travers cet acte que la possibilité de faire le deuil est envisageable.

3- Ecrire le deuil

La mort de la femme aimée n'est pas à comprendre comme une absence ; elle est une présence tant elle est toujours présente dans les pensées et les gestes. Bien qu'évoquée comme un sujet mort, la morte n'en est pas moins une présence permanente. Le narrateur ne peut s'empêcher de penser à elle car « *elle est et elle sera présente dans les choses, dans les gestes mais également à l'intérieur de lui-même, et cela, jusqu'à sa propre mort* »¹¹. Dans ses pensées et ses écrits, Kamel la mentionne à chaque fois, si bien qu'il en arrive à la matérialiser, par l'évocation de ses gestes, de son amour et d'autres traits distinctifs.

Une telle permanence de la présence de la défunte, tout au long du récit, est une manière de lui redonner une seconde vie, lui offrant l'éternité en lui assurant une survivance. Cette posture peut être génératrice d'un possible refus de se lier à n'importe quelle autre femme. C'est dire que cet état d'esprit n'est point pour arranger le narrateur dans son entreprise de deuil. Ce n'est point là une manière de marquer une rupture avec un passé sanglant et meurtri.

Le traumatisme vécu par Kamel est loin d'être anodin, il l'a plongé dans un engrenage des plus pénibles, dont les accès s'extériorisent de manières douloureuses et répétitives, sans aucune atténuation avec le temps. Kamel semble entretenir sciemment sa douleur pour mieux la revivre, ce qui corrobore la réflexion ricœurienne selon laquelle nous sommes responsables en partie de la douleur revécue. Pour Paul Ricoeur, en effet « *nous ne souffrons pas passivement de ces troubles mais que nous en sommes*

responsables »¹². S'enfermer sur soi et refuser toute aide venant de l'extérieur est une manière de limiter ses possibilités de guérison.

Les événements se rapportant au passé n'englobent pas uniquement l'histoire de Kamel, mais également celle de tous les disparus. C'est dire que le narrateur joue le rôle de témoin ayant eu la chance de survivre. Toutefois, ces revois répétitifs ne sont qu'un enfermement dans un passé d'où il est difficile de sortir. Pour Isabelle Bleton : « *mémoire et traumatisme seraient incompatibles, le traumatisme étant par définition inconscient et refoulé, alors que la mémoire est une manifestation consciente par laquelle une expérience du passé est racontée.* »¹³

Dans l'exercice de l'écriture par l'envoi des lettres à son ami, le narrateur est loin de se douter que son traumatisme intérieur, vécu dans la solitude, commence à prendre forme à travers les signes de la langue. Si, Pour Roland Barthes, « *au deuil intériorisé, il n'y a guère de signes* »¹⁴, le contenu des lettres matérialise une profonde tristesse et déploie un chagrin sans appel. C'est, finalement, du chagrin qu'il s'agit, sentiment qui peut augurer de quelque chose de beau, tant ce sentiment peut être mis à profit pour entrevoir l'éventualité d'un bonheur en s'accrochant au vécu. Dans une lettre de Proust à André Beauvier, nous lisons : « *si cette pensée ne me déchirait sans cesse, je trouverais dans le souvenir, dans la survivance, dans la communion parfaite où nous vivions une douceur que je ne connais pas* »¹⁵.

Par ailleurs, Kamel revit, à travers rêves et objets identiques à ceux qu'il possédait quand sa femme Kella était en vie, des moments de bonheur et de satisfaction. Cette situation ne semble pas le gêner dès lors qu'il tire de ces fréquentes et furtives apparitions, un semblant de ravissement :

Le rêve, toujours présent, Kamel finit par se lever, l'esprit à l'arrêt, uniquement des images qui défilaient. Le miroir de la salle de bain reflétait, à intervalles réguliers, dans les friselis d'une vaguelette, le joli visage de Kella. L'eau froide de la douche lui rappela celle de la guelta. Il la chercha des yeux, s'attendant à la revoir à coté de lui, espérant la trouver dans le lit. Il n'était pas triste ou bien juste un peu. Une tristesse languissante rêveuse d'un bonheur ancien, des moments idylliques gravés à jamais dans sa mémoire.¹⁶

La perte d'un être cher, vécue comme la fin d'un monde qui s'écroule autour de soi, laisse des séquelles, mais au terme de ces années de traumatisme, découlerait une douceur particulière revécue après tant de souvenirs et de remémorations. Dans la même perspective, une autre lettre de Proust à Georges de Lauris ayant perdu sa mère, nous lisons cela :

Maintenant, je peux vous dire une chose: vous aurez des douceurs que vous ne pouvez pas croire encore. Quand vous aviez votre mère vous pensiez beaucoup aux jours de maintenant où vous ne l'auriez plus. Maintenant vous penserez beaucoup aux jours d'autrefois où vous l'aviez. Quand vous serez habitué à cette chose affreuse que c'est à jamais rejeté dans l'autrefois, alors vous la sentirez tout doucement revivre, revenir prendre sa place, toute sa place près de vous. En ce moment ce n'est pas encore possible. Soyez inerte, attendez que la force incompréhensible (...) qui vous a brisé, vous relève un peu, je dis un peu car vous garderez toujours quelque chose de brisé. Dites-vous cela aussi car c'est une douceur de savoir qu'on n'aimera jamais moins, qu'on ne se consolera jamais, qu'on se souviendra de plus en plus.¹⁷

Le segment ci-dessus développant la constance d'une présence douce est loin de correspondre à la situation de notre protagoniste. En effet, celui ci est hanté par le spectre de sa femme. Dire que cette expérience lui a été

profitable serait erroné. Par ailleurs, il n'est pas exclu que le temps fasse son œuvre. Aussi compliquée soit-elle, cette situation est également à la merci d'une temporalité qui sait se faire réparatrice des torts pesants. Le souci qui s'en dégage ne peut que se rapporter au personnage de Kamel dans son aptitude à pardonner et voir l'ennemi d'hier comme un ami d'aujourd'hui.

Puisqu'il s'agit décidément d'un dilemme, puisque de toutes façons la temporalité sera la plus forte et puisque de toutes façons l'oubli doit faire un jour ou l'autre son œuvre, puisque le souvenir est une cause perdue, autant pardonner séance tenante et en finir une bonne fois avec la cause perdue et le souvenir condamné¹⁸.

Le narrateur de *Sentiments irradiés* se trouve face à une situation où le dilemme s'érige en une équation difficile à résoudre. Si, pour beaucoup de victimes, le temps finit par résorber la douleur, et si le pardon peut advenir, dans le cas de notre protagoniste, les données ne sont pas si simples que cela.

4- L'impossible oubli et l'irréalisable pardon

Dans la quasi majorité des conflits, que le temps aura progressivement atténués, s'installe une négociation où les protagonistes, qui peinent à se faire comprendre tant ils sont persuadés d'être dans leur bon droit, attendent de la partie belligérante la reconnaissance totale du forfait commis. C'est à ce moment là, et cela ne pourrait qu'être une illusion, que l'esprit tourmenté entame son processus de guérison. Toutefois, pour assoir un espace possible d'entente entre les deux parties en conflit, la compréhension et le pardon doivent s'ériger en maîtres, respectant à long terme un processus dynamique de partage. Cette « *résilience peut être considérée comme un processus dynamique impliquant l'adaptation positive dans le cadre d'une adversité significative.* »¹⁹

La fin de cette histoire nous apprend la difficulté de laisser place à un tel espace tant la douleur et l'impossible pardon dominant. Entre l'amour que le narrateur voue à Zoé et la haine qu'il voue aux Français d'autrefois, le choix est vite fait. Ayant souffert de l'absence de sa femme et de sa famille, le narrateur se retrouve dans le dilemme d'une équation amoureuse à première vue possible et réalisable. Cependant, les données sont loin d'être simples tant elles sont évocatrices de souffrances et de douleurs. Cette situation, si complexe, inhibe la possibilité d'aimer et favorise le sentiment de rejet. Si le protagoniste n'est pas capable de donner suite aux avances de Zoé, c'est qu'il est un homme incapable de pardonner. Nonobstant ces événements déstabilisants, chacun doit être à même de se projeter dans l'avenir.

C'est cet horizon tant attendu du lecteur que *sentiments irradiés* va contredire. Pour toutes les considérations déjà évoquées, cet espace n'a pas pu voir le jour. Bien qu'elle ne soit nullement responsable de la faute commise, Zoé est pourtant l'incarnation épouvante de tout ce que la France a commis en Algérie comme atrocités et horreurs ; elle est le bouc émissaire parfait et sur mesure pour une mémoire qui peine à oublier.

Ne sommes-nous pas en train de lire un réquisitoire sur l'impossibilité et l'inutilité du pardon ? Cela est plus que plausible quand on sait que Kamel n'a pas pu s'empêcher d'aller au rendez-vous réclamé par le père de Zoé pour une mise à mort délibérée, demandée par ce dernier afin d'expié son erreur d'antan. Pour Jankélévitch « *le pardon n'a aucun sens* »²⁰. Cette réflexion aboutit indubitablement à une réflexion inverse selon laquelle pardonner est cette logique qui mène vers l'oubli. La véritable question à cet effet est : est-il nécessaire d'oublier ?

Peut-on, dans l'absolu, oublier réellement la mort de son fils et de sa femme ? Le passé est un temps trop nostalgique pour les uns, mais il est

également trop douloureux pour d'autres. Dans les deux cas de figures, le passé est, dans les moments euphoriques ou dysphoriques, un invité surprise qui nous place hors du temps. Bien qu'il s'efface progressivement, il n'en demeure pas moins que le passé a la capacité à demeurer, en partie, présent et vivant :

Le passé disparaît rarement sans laisser aucune trace : l'œuvre du temps consiste en fait à intégrer ou à digérer l'événement adventice ; l'événement adventive passe en latence et devient, comme Bergson l'a montré, un élément intégrant et une composante secrète de notre présent²¹

En partie, cette réflexion trouve sa pertinence chez notre narrateur, alors que son passé est loin d'être une composante secrète de son présent qui l'affecte même dans son comportement. Loin des canaux théoriques qui s'attardent sur les différents processus permettant la résilience, le narrateur oppose une réflexion différente. Tout comme Jankélévitch qui «*refuse d'accorder le pardon à ceux qui ne l'auraient pas demandé*»²², Kamel explique aux personnes présentes au colloque que pour pardonner, les responsables du drame doivent d'abord s'excuser et reconnaître leurs torts. Debout sur le plateau, il leur explique qu' :

au lieu de cultiver le secret en le maquillant par des mensonges, il serait possible, aujourd'hui, pour les commanditaires de cette tragédie de faire leur mea-culpa. En reconnaissant leurs erreurs, ils fermeront définitivement la "blessure", à ce jour béante. Faire fi d'un passé, toujours présent, d'une population sacrifiée sur l'autel des ambitions hégémoniques serait une fuite en avant face à L'Histoire²³

5- Conclusion

Au terme de notre réflexion, nous voyons dans *sentiment irradiés* le déploiement d'un univers très complexe exposant le traumatisme d'un personnage aspirant à la résilience. Ne pouvant se défaire de son fardeau, il décide de porter sa plainte de l'autre côté de la méditerranée pour expliquer, lors d'un colloque, les raisons de son tourment et, par ricochet, celles de toute une région. Alors que le pouvoir français de l'époque jubilait en intégrant le cercle atomique des puissances militaires, les Algériens de Reggan pleuraient leurs morts. C'est le cas de Kamel qu'assiège un passé douloureux où les cauchemars sont de fidèles alliés.

Kamel a été traumatisé et le spectre de sa femme ne le quitte jamais. S'enfermant dans un bocal de souvenirs comme c'est le cas de son poisson Jule, il vit sans perspectives d'un futur qu'il devrait calculer et envisager. Son désespoir est tel qu'il refuse même l'aide de son ami Kadda qui essaye tant bien que mal de le sortir des souvenirs atroces que lui renvoient sans cesse les dégâts des essais nucléaires de *la gerboise bleue*. En l'absence d'une oreille attentive, il choisit l'écriture comme possibilité d'une résilience. C'est ce qui l'amène à Paris pour dire toute la vérité sur ce passé qui ne passe pas. Une fois sur les lieux, avant même d'expurger sa colère en plein colloque, il emplit les lettres adressées à Kadda d'un ensemble de mots significatifs cicatrisant un tant soit peu sa blessure.

Dans ces lettres, il explique les raisons qui l'empêchent d'oublier et de partager les sentiments de la Française. En plus de l'image spectrale de sa femme qui le hante, celle de Zoé se présente sous les attraits d'un bouc-émissaire parfait symbolisant la complicité de toute une nation qui tarde à demander pardon. Il lui est donc difficile, voire impossible d'entrevoir l'avenir dans ses abords positifs où soi et l'autre peuvent cohabiter en

harmonie, où les erreurs sont expiées et la reconnaissance des crimes exprimée.

La logique qui mène du trauma vers la résilience trouve sa simplicité chez Djamel Mati qui propose, en sus de l'écriture résiliente, un contrat symbolique de partage qui invite « *les esprits qui demeurent fermés* »²⁴ à être réceptifs. Pour ceux que l'orateur juge susceptibles de comprendre, il dit :

Deux pays, deux peuples, deux cultures, différentes, séparées par un immense bassin au milieu des terres, trainant le boulet d'un passé lourd, ombrageux, douloureux, litigieux et toujours revanchard. Pourraient-ils un jour transcender leurs dissemblances, leurs rancœurs, exploiter leurs convergences et se tourner vers l'avenir qui tend les bras ? Difficile, tant que les sentiments de l'un et de l'autre demeureront encore irradiés²⁵

C'est de la possibilité d'un avenir meilleur que ce segment développe en amont. Loin des dissemblances à caractères culturel, linguistique et géographique, les hommes ayant partagé un passé douloureux peuvent transcender cette douleur et aspirer à plus de quiétude. L'oubli et la résilience viennent de la capacité des uns à demander pardon et de celle des autres à l'accepter. En dehors de ces valeurs, c'est le contraire qui risque de se réaliser. L'histoire de Kamel, qui n'arrive pas à pardonner et se débarrasser de son passé, est bien loin d'être un conte pour enfant.

Bibliographie

- Estrella MASSIP i GRAUPERA, (2011) *l'écriture du deuil dans libre dans l'absence de Miquel Martí* ; POL in « écrire le deuil dans les littératures des XX^e - XXI^e siècles, études réunis et présentées Bernadette HIDALGO-BACHS et Catherine MILKOVITCH-RIOUX, CELIS, Clermont-Ferrand.

- Isabelle Bleton, (2018) la construction mémorielle dans la mémoire en monde ARDIA de Miguel Bonasso(1990), in « construction comparée de la mémoire », Echanges Littéraire.
- Marie Anaut, Le concept de résilience et ses applications cliniques, in « Recherches en soins infirmiers » 2005/2 (N^o 82), p 4-1.
- Marie Anaut, *Résilience, transmission et élaboration du trauma dans l'écriture des enfances blessées*, in « perspective psy » volume 41, N^o 5, décembre 2002, p383-388.
- Mati Djamel(2018) *sentiments irradiés*, Chihab Editions.
- Patrik Sultan (2011) la scène littéraire postcoloniale, l'Esprit des Lettres, Editions Le Manuscrit, Paris.
- Paul Ricoeur cité par Isabelle Bleton(2018) la construction mémorielle dans la mémoire en monde ARDIA de Miguel Bonasso(1990), in « construction comparée de la mémoire », Echanges Littéraire.
- Roland, Barthes (2009) *journal de deuil*, Fiction & Cie, Seuil/Imec.
- Sylvie Loignon (2003) « faire front » : la douleur de Marguerite Duras, in « écrire la frontière », sous la direction de Nathalie Martinière, Sophie Le Menaheze, collection espaces humains, Pulim.
- Vladimir Jankélévitch(2019) *Lepardon*, Flammarion.

¹Sylvie Loignon, « faire front » : la douleur de Marguerite Duras, in « écrire la frontière », sous la direction de Nathalie Martinière, Sophie Le Menaheze, collection espaces humains, Pulim, 2003, p. 267.

²Mati Djamel, *op.cit.*, p. 29.

³Patrik Sultan, la scène littéraire postcoloniale, l'Esprit des Lettres, Editions Le Manuscrit, Paris, 2011, p.97.

⁴Patrik Sultan, *op.cit.*,p. 99.

⁵Mati Djamel, *sentiments irradiés*, Chihab Editions, 2018, p. 23.

⁶Mati Djamel, *sentiments irradiés*, Chihab Editions, 2018, p.13.

⁷Patrik Sultan, *op.cit.*, p. 100.

⁸Mati Djamel, *op.cit.*, p. 19.

⁹Mati Djamel, *op.cit.*, p. 60.

¹⁰Marie Anaut, *Résilience, transmission et élaboration du trauma dans l'écriture des enfances blessées*, in « perspective psy » volume 41, N^o 5, décembre 2002, p383-388.

¹¹Estrella MASSIP i GRAUPERA, *l'écriture du deuil dans libre dans l'absence de Miquel Martí i POL* in « écrire le deuil dans les littératures des XX^e. XXI^e siècles, études réunis et présentées Bernadette HIDALGO-BACHS et Catherine MILKOVITCH-RIOUX, CELIS, Clermont-Ferrand, 2011, p. 130

¹²Paul Ricoeur cité par Isabelle Bleton, la construction mémorielle dans la mémoire en monde ARDIA de Miguel Bonasso(1990), in « construction comparée de la mémoire », Echanges Littéraire, 2018, p. 88.

¹³Isabelle Bleton, la construction mémorielle dans la mémoire en monde ARDIA de Miguel Bonasso(1990), in « construction comparée de la mémoire », Echanges Littéraire, 2018, p. 87.

¹⁴Roland, Barthes, *journal de deuil*, Fiction & Cie, Seuil/Imec, 2009. P.158.

¹⁵*Ibid.*, p. 173.

¹⁶Mati Djamel, *op.cit.*, p. 134.

¹⁷Roland, Barthes, *op.cit.*, 173.

¹⁸Vladimir, Jankélévitch, *Lepardon*, Flammarion, 2019, 2019, p. 12.

¹⁹Marie Anaut, Le concept de résilience et ses applications cliniques, in « Recherches en soins infirmiers » 2005/2 (N^o 82), p 4-11

²⁰Jankélévitch, Vladimir, *Le pardon*, Flammarion, 2019, présentation, p. I.

²¹*Ibid.*, pp. 45-46.

²²Jankélévitch, Vladimir, *op.cit.*, p. III.

²³Mati Djamel, *op.cit.*, p. 83.

²⁴ Mati Djamel, op.cit., p. 81.

²⁵ *Ibid.*